

d'avoir avec la réalité, qu'enfin il y a une connaissance poétique des choses... Du *Sang des Races* à *Pépète le Bien Aimé*, de la *Cina* au *Rival de Don Juan* vous discernez, en effet, cette simplification poétique des traits et des âmes et le « grandissement » de chaque individu qui devient représentatif de tout son milieu. Rafaël surtout, le charretier du *Sang des Races*, est le type idéalisé de ces hommes simples qui vivent dans la nature, et cet être primitif a je ne sais quelle grandeur et je ne sais quelle noblesse impressionnantes... Tous les faits de son existence sont empruntés à la réalité méticuleusement observée : il est lui-même une création de poète...

Dans les œuvres de Louis Bertrand comme dans celles de Zola voyez encore ces forces animées de la nature qui emplissent tous les romans et dominent tous les êtres qui y vivent... C'est la beauté du ciel méditerranéen qui fait ce qu'ils sont tous les hommes... C'est la route qui traverse les solitudes africaines, la route fascinatrice qui attire et retient ceux qui l'ont d'abord fréquentée, et ne les laisse plus maîtres de vivre loin d'elle; c'est la mer qui, elle aussi, exerce sur tout un peuple le même attrait irrésistible et le façonne à sa guise; c'est la foule qui entraîne les individus, les commande; c'est l'amour, l'instinct amoureux omnipotent qui, progressant avec régularité, affole et supprime les êtres simples ou compliqués dont il s'est emparé : la fruste Vincente, le raffiné Mautoucher...

Faut-il continuer ces rapprochements qu'établit malgré lui le lecteur attentif et bien vite enthousiaste des romans de Louis Bertrand ? Mais Louis Bertrand a précisément hérité de Zola cette puissance créatrice qui était la force supérieure du romancier naturaliste, ce sens de la vie dont les métamorphoses sont extraordinairement variées, les mouvements divers et incessants, ce goût des tableaux vastes, des descriptions si amples qu'elles semblent parfois des amplifications, cette merveilleuse aptitude à suivre, à peindre le grouillement des êtres et des choses sous le grand ciel étincelant...

Loin de moi la prétention de diminuer la hardiesse novatrice de Louis Bertrand romancier et fondateur d'école, ni de lui attribuer une tâche qu'en définitive, et tout bien délibéré, il n'a peut-être pas entreprise, mais s'il a véritablement apporté quelques idées nouvelles et quelques nouvelles inspirations à la littérature de notre temps, il n'a certainement pas fait autre chose que ce que, dès 1891, Emile Zola désirait avec une prévoyance admirable et définissait avec une admirable précision.

« L'avenir, disait Zola à Jules Huret (Enquête sur l'évolution littéraire citée par Bernard Bouvier) l'avenir appartiendra à celui ou à ceux qui auront saisi l'âme de la société moderne qui, se dégageant

des théories toujours rigoureuses, consentiront à une acceptation plus logique, plus attendrie de la vie. Je crois à une peinture de la vérité plus large, plus complexe, à une ouverture plus grande sur l'humanité, à une sorte de classicisme de l'humanisme. »

L'avenir décidera lui-même s'il appartient ou non à Louis Bertrand. Mais puisque par ses réquisitoires contre le naturalisme Louis Bertrand provoque à des rapprochements que son talent appelle, que Louis Bertrand ne tienne pas rigueur à Emile Zola de ses fautes. Il lui doit, à son insu peut-être, ses plus robustes qualités.

Je ne dissimule pas que je préfère aux autres ses deux romans qui sont le moins éloignés de ceux de Zola : *Le Sang des Races*, *Pépète le Bien-Aimé*... Et dans *La Cina* et dans *Le Sang des Races*, ce qui approche le plus de la perfection, c'est peut-être, non pas la description fervente, je le sais, des beautés classiques de la vieille terre d'Afrique ou d'Espagne, que la peinture loyalement réaliste de la vie présente à Alger ou bien à Séville... Mais voici sans doute la grande nouveauté : le pessimiste implacable d'Emile Zola a disparu. Louis Bertrand lui substitue un optimisme invincible. Peintre de la misère ou du vice, il y a dans ses peintures une joie, une alacrité qui en constituent probablement la moralité. Le néo-classique Louis Bertrand est un naturaliste gai.

Les discordances entre Louis Bertrand, fondateur d'école et Louis Bertrand romancier nous montrent mieux que tout le reste la continuité de l'effort littéraire dans la suite des générations, et ce que l'on doit à ceux que l'on combat, et que l'imitation peut-être un moyen de renouvellement. Il y a des doctrines littéraires que les théoriciens opposent les unes aux autres ; il y a des « tempéraments » littéraires qui s'enrichissent de tout et de tous, confondent en eux tout ce que les théoriciens arbitrairement séparent... De cette confusion surgit parfois une littérature rénovée.

J. ERNEST-CHARLES.



## RICHARD WAGNER ET LE POÈTE GEORGES HERWEGH<sup>(1)</sup>

(Suite et fin)

Tout à coup la « jalouse des dieux », pour parler comme Mme Wille dans ses *Souvenirs*, brisait le bonheur de cette existence paisible. Mme Minna crut avoir des motifs de jalouse et « fit du vacarme »,

(1) Voir la *Revue Bleue* du 3 septembre 1904.

suivant sa propre expression. Bientôt même, elle tomba malade et fut transportée dans un établissement de bains froids, à Brestenbourg en Argovie. En vain, les amis essayèrent d'étouffer le scandale; Mais la rupture était inévitable. Bien que très malade encore, malgré une cure de trois mois. M<sup>me</sup> Minna était revenue de Brestenbourg afin de quitter définitivement la Suisse. Sa dernière impression de Zurich ne fut rien moins qu'agréable. Le cocher qui devait la conduire à la gare, la mena chez son patron et, malgré toutes ses protestations, celui-ci ne la laissa partir, elle et ses bagages, qu'après paiement d'une somme de 300 francs due par Wagner. Elle eut juste le temps de sauter dans un train prêt à partir, sans seulement voir le bon Karl Tausig, qui était venu faire ses adieux à l'infortunée.

Wagner ne prolongea pas non plus son séjour à Zurich. Il partit seul pour Venise, où il arriva vers le commencement de septembre. A la fin de mars, il revint en Suisse et se fixa à Lucerne. C'était en 1859, l'année de la guerre. Mais cela ne le troubla pas dans son travail. Cependant, Herwegh, politique inébranlable, vivait dans les événements présents avec son cœur et sa pensée et faisait preuve d'une grande activité journalistique. Presque tous les jours paraissaient de lui, dans le *Zürcher Intelligenz-Blatt*, des articles de fond et autres, notamment des nouvelles du théâtre de la guerre, que lui envoyait d'Italie Rüstow et Schweigert, qui combattaient sous Garibaldi, Mazzini, et autres patriotes italiens.

Wagner, tout au troisième acte de son *Tristan*, qui lui tenait au cœur, ne s'intéressait guère à ce qui se passait dans le monde. Toutefois, la destinée de Venise, qu'il commençait à aimer, le préoccupait, et, sachant qu'Herwegh collaborait à l'*Intelligenz-Blatt*, il s'abonna à l'édition du soir de ce journal. Il se divertit beaucoup à la lecture d'un article humoristique d'Herwegh intitulé : *Une tempête dans un verre d'eau ou l'insurrection de l'Allemagne du Sud*. L'écrivain y mettait en garde les Allemands du Sud « qui déjà marchaient en colonnes serrées », en colonnes de journaux, au secours de l'Autriche et qui parlaient de s'allier avec elle et d'écraser les Français en Lombardie. Herwegh conseillait de n'en rien faire, n'étant pas capables de quoi que ce soit sans la Prusse; en outre, une telle intervention provoquerait la conclusion de la paix entre ces deux puissances qui s'alliant ensuite, tomberaient sur l'Allemagne, se partageraient le butin et rétabliraient l'ancienne réaction. Il valait mieux laisser Napoléon se brûler en Italie les doigts et le reste, la guerre d'Italie étant, sans contredit, le commencement de sa fin. L'article se terminait par ces mots : « Les choses vont prendre une orientation nouvelle. Trouvera-t-on des hommes? Les Allemands

se mettront-ils de nouveau dans la tête que la Révolution mange ses enfants ou que, comme en 1848, les enfants mangent la Révolution? »

\* \* \*

Pendant les années qui suivirent, les deux amis n'eurent pas l'occasion de se voir, mais le poète observait de loin, avec un profond intérêt, la pénible ascension du musicien; de temps à autre, il le soutenait dans la presse, de sa plume dévouée.

Ainsi, immédiatement après la chute de *Tannhäuser* à Paris, se rappelant encore l'enthousiasme dont les Zurichois avaient salué la première représentation de cet opéra dans leur ville, il essaya d'exposer, le 19 mars 1861, les menées des ennemis de Wagner.

« Il serait lamentable, écrivait-il, que nous, à qui Wagner a donné tant de joie, changions notre opinion si juste sur les grandes beautés de *Tannhäuser*, qu'une cabale a fait tomber à Paris. Tant pis pour les Parisiens, dirons-nous. En outre, étant donné le caractère du public parisien et le tempérament de Wagner, qui, déjà tint tête à tant d'orages, un re-virement est plus que probable; il est certain. »

Le maître, qui avait alors tout un monde à combattre, reprit son chemin de croix. Un moment, on put croire qu'il avait atteint le sommet de son calvaire, car, malgré que les frontières de sa patrie eussent été rouvertes à l'exilé, la lutte inutile qu'il eut à soutenir, en même temps à Vienne et à Karlsruhe, marqua certainement le comble de ses déboires. Poursuivi par ses créanciers, il abandonna à la fin de mars 1864 son habitation de Penzing et, errant encore une fois, il regagna la Suisse. Nous savons par les *Souvenirs* d'Eliza Wille qu'il voyagea incognito et habita presque caché à Mariafeld. Son amie a tort de se montrer si mystérieuse sur ce point: Wagner avait de bonnes raisons de garder l'inconnu; il avait des engagements envers les Viennois et à Zurich même, il avait laissé des dettes considérables. Si malgré cela, il reparut dans ce pays, c'est qu'il comptait sur l'appui de Wille ou de son ancien mécène Wesendonck. Il fut d'ailleurs déçu dans ce double espoir. L'amitié de Wille n'alla jamais au-delà des bornes de l'hospitalité et la petite maison d'Enge ne s'ouvrit plus pour lui comme un asile. Cependant, on se montrait toujours aussi amical à son égard; on fêta même pour ainsi dire sa réconciliation, ainsi que le prouve le billet suivant :

« Lundi matin.

« Cher Herwegh,

« Montre que tu es un ami raisonnable et rends-toi à la prière que je t'adresse en même temps qu'à la famille Wesendonck de venir passer chez nous la soirée d'aujourd'hui, sans faute et sans cérémonie.

« Je voudrais tellement me trouver avec toi, mais je ne puis me laisser voir à Zurich sans que l'objet de mon très bref séjour — repos après une grande fatigue, — ne soit manqué.

« Tu viendras donc.

« Certes ! Salut cordial de ton

« RICHARD WAGNER. »

La coupe d'amertume était pleine pour le patient ; mais sa destinée idéale allait enfin commencer. M. de Pfistermeister, l'ambassadeur du juvénile roi de Bavière, qui avait cherché vainement, à Vienne et Mariafeld, le maître divinisé par son prince, le trouva à Stuttgart et l'emmena immédiatement à Munich. Le rêve du génie commença à se réaliser.

Le jeune prince fantasque, fanatisé, s'enthousiasma à l'idée du théâtre de Wagner, dont les plans avaient été demandés à Gottfried Semper, et des représentations modèles commencèrent immédiatement au Hoftheater de Munich.

Cependant, Herwegh se trouvait mêlé à l'histoire tragique de Lassalle. Le chef du mouvement ouvrier lui demanda une recommandation auprès de Wagner, afin que celui-ci s'entremît, favori tout-puissant, près du roi, et que l'ambassadeur bavarois Dönniges acceptât Lassalle pour gendre. Quinze jours avant sa mort, celui-ci vint trouver Wagner avec sa lettre de recommandation. « Je ne connaissais pas encore Lassalle, racontait le maître plus tard, mais il me déplut profondément en cette circonstance. C'était une histoire d'amour, de vanité pure et de passion fausse. En lui, je vis le type des hommes importants de notre avenir, que je suis tenu à appeler « l'ère judéo-allemande ».

Bien qu'en l'occurrence il n'ait pu être agréable à Herwegh, l'année suivante Wagner n'en écrivait pas moins à celui-ci, à l'approche des représentations de *Tristan et Ysolde* :

« Mon cher Herwegh,

« Les 15, 18 et 22 mai, d'admirables représentations de *Tristan* auront lieu ici. Je te prie de tout mon cœur d'y venir.

« Préviens-moi si et quand tu viendras, afin que je te réserve des places. Amène aussi Semper avec toi : cela finira bien par l'amuser, malgré que le sujet lui ait paru trop sérieux.

« Salut cordial de ton

« RICHARD WAGNER.

« Munich, 7 mai 1865. »

Il fut impossible à Herwegh de se rendre à Munich ; cependant, afin de donner à ses amis de Zurich une idée de son bonheur, le maître leur communiqua deux lettres enthousiastes que le roi Louis II lui avait adressées (1).

(1) M. Marcel Herwegh a donné une traduction de la lettre

\* \* \*

Mais l'exil rend irritable. Wagner peu à peu se fit beaucoup d'ennemis. Rüstow, l'un des intimes des Herwegh, dans une lettre par laquelle il refusait de prendre part à une excursion dont Wagner devait être, traitait celui-ci d'égoïste, sans cœur, se conduisant comme une femme hystérique, mettant tous ses amis à contribution et, quand ceux-ci s'y refusaient, parlant d'eux avec amertume et mépris.

« Oh ! quel in-32 d'homme et quel in-folio de vanité, de sécheresse de cœur et d'égoïsme, écrivait un jour M<sup>me</sup> Herwegh. Pas trace de magnanimité, pas d'impulsion pour venir en aide à ses frères de lutte, comme le divin Liszt, qui donnait toujours tout pour les autres. ».

Et cependant, personne plus que lui ne trouva autant d'amis généreux et dévoués.

A côté de Liszt, de Bülow, de Tausig, il y a Herwegh. Celui-là a combattu pour la cause wagnérienne en journaliste et en poète, sans avoir jamais escompté sa reconnaissance. Quand on venait lui parler de la médisance de Wagner, qui ne l'épargnait pas à Zurich, il haussait les épaules : le génie sublime du musicien lui faisait oublier la mesquinerie de l'homme. En même temps que l'artiste, le démocrate, le révolutionnaire et l'homme politique l'intéressaient également chez Wagner. Dans les premiers temps de leur amitié, le 3 décembre 1851, Herwegh écrivait au philosophe Feuerbach, auquel l'*Œuvre d'art de l'avenir* est dédié : « Je voudrais bien que tu te décidasses à faire un saut jusqu'en Suisse. Je n'ai d'autre motif à te donner que le désir de te voir, désir que Wagner partage au plus haut point. Depuis que mon ami Bakounine est mort, je ne connais pas d'hommes de tempérament, de sentiment et d'intelligence vraiment révolutionnaires, si ce n'est toi et Wagner. »

Et à sa femme, qui était alors à Nice avec leurs enfants :

« Tu vas connaître Wagner, non seulement un des plus grands musiciens de tous les temps, mais aussi un des hommes les plus libres. »

Sans être musicien pratiquant, Herwegh avait tenu tout de suite et dans toute son étendue le génie wagnérien. Et, contre sa propre volonté, entraîné par ses théories, il lui vint souvent en aide par la plume.

Dans les papiers d'Herwegh, on retrouve des traces de l'exil du compositeur à Zurich, de 1849

communiquée à son père, dans l'*Echo artistique*, 1<sup>er</sup> novembre 1891. M. J. Bainville l'a reproduite dans son volume sur *Louis II de Bavière* (Paris, 1900). Quant à l'autre, écrite après la première de *Tristan*, M<sup>me</sup> Malvida Schnorr de Carolsfeld, la première Ysolde, l'a seulement signalée, dans ses lettres de Wagner (1883).

à 1858. Entre autres choses, relié en cuir rouge et portant sur le plat, la dédicace imprimée en lettres d'or (*Brochures de Wagner pour Herwegh*), un exemplaire de la première édition du *Judaïsme dans la Musique* (1) suivi d'autres brochures.

En de nombreuses lettres de la belle correspondance échangée entre Herwegh et sa femme, il est question du maître. Lors d'un voyage qu'ils firent à Saint-Morice, l'été de 1858, Herwegh écrivait :

« 18 juillet 1858.

« Mon cher et bon trésor,

« Pour le plaisir de te télégraphier, le ciel m'a induit indignement en erreur. Un peu plus, nous n'arrivions pas à Coire. Mais par bonheur, la poste n'avait plus de place pour moi, le lendemain, et il nous fallut flâner à Coire toute la journée sous la pluie. Une lettre de Liszt t'exprime « toute l'amitié sincère qu'il ressent ». Cela me réjouit... Aussi je te l'écris.

« Je n'ai pas d'autres aventures à te raconter.

« En plein soleil, nous avons grimpé sur le Julier. Ici il n'y a rien à voir, ce qui va abréger le séjour de Wagner. Nous nous sommes promenés en voiture pendant quelques heures aujourd'hui, jusqu'à Samaden, Bevers, Zug, pour voir la Bernina qui n'a pas voulu se laisser voir, et nous allons prendre contact avec elle : je t'enverrai immédiatement la plus belle fleur que j'y trouverai. Voilà le seul cadeau que ton peu galant trésor saura te faire. Il en porte beaucoup d'autres avec lui, mais il ne veut rien promettre... surtout parce que cette fois, il en est encore moins certain que jamais.

« Le marteau de Thor (2) est arrivé, mais je veux retarder le moment où je taperai sur des pierres. Qui sait à quoi je pourrai l'employer ? Je répondrai une autre fois à la lettre laconique de mon fils. Verse-lui un peu de musique dans l'oreille... il serait vraiment trop triste de ne pas donner aux enfants quelques éléments artistiques. Je crois que le petit monstre dépassera le grand sous ce rapport.

« Adieu, chère, fidèle âme. Oui, je serai heureux, divinement heureux de t'avoir de nouveau près de moi. J'embrasse les enfants autant que toi seule.

« Ton GEORG.

« Wagner vient de me dire de te souhaiter le bonjour. »

\*

\*\*

« Saint-Morice, 31 juillet 1853.

« Mon cher trésor,

« Je n'écris pas parce que je suis furieux... et fu-

(1) *Das Judenthum in der Musik* (1850), *Beethoven* (1870), *Über die Bestimmung der Oper* (1871), *Über die Aufführung des Ring des Nibelungen* (1871), *Heinrich Eduard Devrient*, von Wilhelm Drach (1869). *Le Judaïsme dans la musique* a été traduit en français (Bruxelles, Saunes édit., 1869).

(2) Marteau dont Herwegh se servait dans les excursions géologiques.

rieux contre moi cette fois. Je me méprise pour mon infinie poltronnerie qui, jusqu'en ce moment, ne m'as pas permis de m'arracher d'ici. Ne te tourmente pas, la petite bourse de désirs se videra et cela arrivera.

« La « cuisine » qui t'amuse tant est en somme d'une nature innocente (1). Qu'importe qu'on mange des racines au lieu de gazon, comme font les mortels d'ici ? Je laisse à Wagner le soin de se rendre malade à force de se soigner... ce sera bientôt terminé, et ainsi son hypocondrie l'abandonnera. Je suis en bloc son antipode... Il ne s'occupe que de soi-même et je ne m'occupe pas de moi du tout. Nous avons fait de nombreuses promenades en voiture, et même une excursion presque périlleuse sur les glaciers, que j'avais renvoyée obstinément au dimanche tandis que Wagner voulait qu'elle eût lieu un samedi. Voilà de l'eau pour ton moulin. Quant à tes chanteurs italiens, Wagner confesse sa parfaite incomptérence. Jadis il y avait à Dresde un excellent professeur de chant qui s'appelait della Casa ou quelque chose d'approchant. Mais Wagner ne sait ce qu'il est devenu. Garcia à Paris, professeur de Johanna Wagner, est certainement le meilleur qu'on puisse trouver dans les cinq parties du monde. Si seulement je pouvais t'exprimer le contentement que j'éprouverais à me sentir dans une voiture de poste ! Mon cher trésor, je sais que ma dernière lettre t'a fait plaisir. Tu vois que je fais de nouvelles expériences. Minna trouvait que Wagner n'avait pas écrit aussi gentiment depuis longtemps. Je comprends cela.

« J'ai tellement de fleurs fanées autour de moi que j'en arrache une pétale au hasard, comme preuve que partout où je suis allé, j'y étais avec toi.

« Il faut que notre fils (2) apprenne le chant, qu'il chante beaucoup, avant de commencer le violon. Il faut le faire créer des notes, et non pas comme un piano. A cela, crois-moi, on reconnaît le sens musical chez un homme.

« Ton GEORG. »

La saison à Saint-Maurice terminée, le poète revint à Zurich. Wagner, de son côté retourna dans l'Italie du Nord, à Gênes. Une lettre, connue dernièrement, nous donne les raisons de ce retour précipité :

« Sans sommeil, dans une auberge de la Spezzia, l'inspiration musicale du *Rheingold* me vint, écrit Wagner; je rentrai dans ma brumeuse patrie pour travailler à la création de mon ouvrage gigantesque. »

\*

\*\*

La muse d'Herwegh a plus d'une fois célébré le

(1) Wagner, qui aimait le luxe de la table, se faisait envoyer par sa femme des primeurs, friandises très coûteuses : raffinement qu'Herwegh ne partageait nullement et sur lequel Liszt taquinait son sybarite ami. Ce qui explique le mot « cuisine » souligné par Herwegh.

(2) M. Marcel Herwegh.

grand *Worttondichter*. Au début de 1865, Gottfried Semper, avec qui Wagner avait déjà longuement discuté ses plans de théâtre, fut mandé à Munich et reçu par le roi Louis II, donna son avis sur la construction d'un *Nibelungentheater*; son projet d'une construction provisoire sur ses données fut exposé dans l'une des ailes de l'*Ausstellungsgebäude* (1). Quand, plus tard, des ennemis se firent de cette audience royale une arme de polémique journalistique, Herwegh vint au secours de Wagner avec un poème qui fut reproduit dans un grand nombre de journaux. Il y adjurait le roi de Bavière de persévétrer dans sa volonté d'artiste.

La Saxe embellit Waldheim,  
La Prusse élève le dôme de Cologne,  
Toi, construis un Opéra  
Jeune prince, au bord du torrent de l'Isar !

Fais de la musique et laisse à leurs cruches  
Les Philistins bourrer leurs pipes;  
Fais de la Musique! La Muse n'a jamais porté  
Une couronne de houblon.

.... Fais de la Musique, comme jadis  
Les nobles monarques de la Judée.  
Ils gouvernaient si tranquillement,  
Avec le bâton d'orchestre, leurs Etats....

Et quand éclata l'orage münichois et que le séjour du maître devint de plus en plus difficile, Herwegh adressa à son ami cette éloquente satire :

Richard Wagner, après tant de luttes, du naufrage de Paris  
Echappé vers la ville de l'Isar, Ulysse annonciateur du chant!  
Piounier impétueux de l'Art musical allemand,  
Chez quels insulaires, cher ami, as-tu donc abordé?  
Et quel secours t'offre toute la grâce de leur seigneur Alkinous?  
Sur la promenade de la vie, quel premier baiser du soleil?  
Les Philistins, à l'œil mauvais, crachent dans les sources les  
[plus pures.  
Aucune beauté n'émeut leur épiderme épais.

L'horizon de leur Hofbräu, tu le dépasses, intrépide,  
Et comme Lola Montès, tu es la terreur de ces bourgeois.

« Dire qu'un étranger se permet de gaspiller de telles sommes!  
« Chez Semper il a commandé une nouvelle salle de spectacles! »

« La scène où Robert, le Prophète, le Trouvère  
« Ravissent le public münichois, n'est-ce donc qu'une baraque  
[de foire?  
« Le grand Vasco faisant le tour du monde n'y crierait plus.  
« Mais, patience — tu feras fiasco, génie sans feu ni lieu.  
« Oui, malgré tous tes trucs, nous te salerons ta soupe,  
« Demain à coups de sifflets tu seras expulsé. En avant le club  
[des Franziskaner! »

Ainsi, en prose et en vers hurle le sauvage Bayouvar,  
Et les conseillers intimes gémissent : « La Bavière est en  
[danger! »

Comme ces fous t'en veulent, comme la plèbe est mécontente,  
Et comme ils t'inondent de boue!

Parce qu'une fois les chameaux du Chah sont arrivés à temps,  
Avant que Firdousi n'ait exhalé son âme en peine et tour-  
[ment.

Parce qu'une fois de la pluie d'or tombe aux mains de l'artiste....  
Ruine donc tous les rois de la terre! Qu'importe.

(1) Cette maquette est actuellement exposée au *National Museum* de Munich, dans la salle Louis II.

Seulement je te recommande ceci : quand tu en auras fini,  
[dis-leur adieu.  
N'attends pas qu'on te lance des pierres à la tête... Malheur!  
Ne cherche jamais sur un sol pareil une feuille de laurier,  
Même si la Toison de Colchide était suspendue à chaque porte  
[de la ville.

Wagner suivit exactement le conseil de son ami et quitta ce pays inhospitalier pour Lucerne, afin de créer de nouveau, dans la solitude, des œuvres immortelles.

\*\*

Lorsque, après la guerre franco-allemande, l'amnistie fut accordée aux condamnés politiques, l'Allemagne se rouvrit pour Herwegh ; il put se rendre à Baden-Baden, pour une cure, il y passa ses dernières années. Et ce lui fut une grande joie de recevoir, un jour, cette dernière lettre de Wagner :

« Lucerne, 13/8 1871.

« Cher Herwegh,

« L'année dernière, tu fus, je crois, presque le seul auquel j'adressai une lettre personnelle pour t'annoncer mes fiançailles avec Cosima : une inclination profonde de mon cœur m'y obligeait.

« La lettre que — d'ailleurs d'après une indication erronée, — j'envoyai à Badenweiler, me fut rentrée avec de nombreuses annotations, preuves de l'inexactitude de l'adresse. Je l'ai gardée telle quelle, afin de te la renvoyer dès que je connaîtrai ton adresse exacte. Pour cela nous nous adressâmes surtout à Richard Pohl, qui ne répondit d'abord pas du tout, puis ne répondit pas à ma demande ; de sorte que je dus y renoncer. Dernièrement, Loew vint ici, en sa qualité de président de la société Shakespeare ; je la lui demandai, il répondit : à Durlach (1), mais il ne savait rien de plus précis. Enfin nous nous adressâmes de nouveau à Pohl et nous pûmes savoir ton adresse. Seulement la lettre que j'avais si bien mise de côté était perdue.....

« C'est tout une histoire.

« Maintenant je voudrais obtenir quelque chose de toi, tu pourrais du moins me venir en aide.

« Comme tu l'auras peut-être appris par hasard, je vis depuis quelques années retiré du monde, mais là où je vis, tu devrais bien venir me voir. Tu serais très bien logé ici.

« J'ai dû raconter ma vie à ma femme, afin qu'elle l'écrive. Je n'ai pas oublié mon séjour à Zürich et il y est souvent et surtout question de toi. Même sans cela, je pense à toi, bien que peu de chose au dehors se rattache encore au passé. Dieu! quel fatras il y a derrière nous! Mais si vite envolé comme de l'amadou brûlé au toucher du souvenir.

« Et cela vaut quelque chose quand on peut en sens et en pensée se rattacher à un seul bonheur.

(1) Près de Karlsruhe.

« Je t'en prie, donne-moi de tes nouvelles ! Que désires-tu apprendre de moi ?

« De cœur.

« Ton RICHARD WAGNER. »

Cette belle lettre termine une correspondance qui n'avait jamais été très suivie entre le compositeur et le poète révolutionnaire. Herwegh était un paresseux en fait de correspondance, et Wagner, tout entier à l'accomplissement de son œuvre herculéen, n'employait que peu de temps à correspondre avec ses amis, sauf lorsque son intérêt était en jeu ; les lettres et billets qu'on vient de lire en sont une preuve éloquente.

En politique, depuis longtemps déjà, ils n'étaient plus du même camp : Herwegh était resté républicain rouge et estimait aussi peu le *Kaisermarsch* et autres hommages de Wagner aux grands de ce monde, que ses sorties contre la France vaincue.

La dernière preuve d'amitié que le poète donna au compositeur fut cette poésie qu'il lui adressa en février 1873, après son triomphe au *Concerthaus* de Berlin, en même temps qu'un salut à Bayreuth :

La sobre Sprée s'est grisée  
Et sa raison s'en est allée.  
Curieux Berlin t'a écouté  
Avec ses grandes et petites oreilles.  
Tes chefs-d'œuvre ont trouvé grâce  
Près le gracieux père du pays,  
Mais la construction de l'Empire  
Lui laisse peu pour son théâtre.  
Si tu étais le plus crapuleux des généraux  
Tu serais récompensé comme un Zeus.  
Que pour cette fois te suffisent  
Trois cents petits thaler prussiens.  
Supporte, héroïque, cette mésaventure  
Et persuade-moi, mon très cher,  
Que la seule musique de l'Avenir  
Sera finalement l'orchestre de Krupp.

J.-G. PRODHOMME.



## UNE UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

Grenoble

Il est des destinées auxquelles on ne peut se soustraire. La merveilleuse beauté des Alpes, qui attire depuis longtemps un si grand nombre de touristes en Dauphiné, devait inévitablement exercer son action sur l'Université de Grenoble et la transformer pour en faire une Université nouvelle, une Université d'été, un séjour de vacances, un lieu de repos et d'instruction pour les professeurs et les étudiants étrangers.

En venant à Grenoble, les étrangers admiraient une des plus célèbres régions de la France, non

moins intéressante par ses beautés naturelles que par ses richesses artistiques. Aujourd'hui, ils y trouvent par surcroit une des plus complètes organisations que l'on ait faites en vue de leur faciliter l'étude de la langue française.

\*  
\*  
\*

On dit souvent que le Dauphiné est une seconde Suisse ; c'est mal le définir, c'est exposer à de graves désillusions le touriste qui penserait y trouver les lacs de Lucerne ou d'Interlaken.

La principale différence qui existe entre le Dauphiné et la Suisse provient de la latitude. On pourrait dire que les Alpes de la Suisse sont les Alpes du nord, et les Alpes du Dauphiné, les Alpes du midi. Au voisinage de la Provence et de la Méditerranée, le Dauphiné doit une lumière qu'on chercherait en vain dans les hautes régions du Rhône ; il lui doit une végétation, une richesse de vie, qui fait de la vallée du Grésivaudan la rivale des vallées de Toscane ou de Lombardie.

Les villages et les villas qui s'échelonnent autour de Grenoble, la Tronche, pays d'Ernest Hébert, Meylan où demeurait l'Estelle de Berlioz (1), Saint Ismier, où Meissonnier a passé sa jeunesse et où Besnard (2) a séjourné avant de s'installer sur les bords du lac d'Annecy, sont des situations qui font penser aux environs de Vérone, aux rives de la Brenta, aux collines de Fiesole ou de San Miniato. La vue du col de Vence, ou celle de Bouqueron, sur la plaine de Grenoble et les chaînes de montagnes qui l'entourent de toutes parts, peut rivaliser avec celle de la Superga de Turin ou le couvent de San Martino à Naples.

Un autre caractère particulier du Dauphiné tient à la constitution de son sol, aux extraordinaires bouleversements qui ont confondu et réuni les formations géologiques les plus diverses. C'est là un des secrets du charme du Dauphiné, la raison d'une variété, qui groupe autour de la ville de Grenoble les beautés de la Suisse, des Vosges et du Jura. C'est au nord et à l'ouest le prolongement des chaînes jurassiques qui forme, tour à tour, le massif de la Chartreuse, couvert d'épaisses forêts de hêtres et de sapins, et le massif du Vercors, aux formidables escarpements ; c'est le granit qui dresse dans les airs les pics de Belledonne et de l'Oisans ; ce sont les terrains de transition, le lias et le houiller, qui forment le plateau de La Mure, et le dévonien qui

(1) « Le village de Meylan et les hameaux qui l'entourent, la vallée de l'Isère qui se déroule à leurs pieds et les montagnes du Dauphiné qui viennent là se joindre aux Basses Alpes, forment un des plus romantiques séjours que j'ai jamais admirés. » (*Mémoires de Berlioz*, page 10).

(2) C'est là que Besnard a peint une de ses plus belles scènes de l'Ecole de pharmacie, *l'Homme primitif*, s'inspirant pour le fond de son tableau de la vallée de l'Isère et de la chaîne de Belledonne.